

cette fois elles étaient indispensables ; depuis deux ou trois ans une mystérieuse « Cuadrilla » de bandits, fort nombreuse, disait-on, écumait tous les Etats frontières du Mexique ; sans que jusqu'alors les autorités mexicaines eussent réussi à s'emparer d'un seul de ces gentilshommes de grands chemins qui se livraient à des ravages effroyables ; attaquant les haciendas, enlevant les « Conductas » de « Plata » venant des mines ; rançonnant les voyageurs isolés, même les caravanes, et parfois prenant d'assaut, pillant et incendiant les Raucherias.

On prétendait que ces redoutables saltadores avaient des intelligences et des complices même dans les rangs les plus élevés de la société, et que les autorités elles-mêmes des villes étaient de connivence avec eux.

Cette « Cuadrilla » avait nom les « Cortadores de Caminos », ou plus souvent les « Cortacaminos », c'est-à-dire les « Coupeurs de Routes » ; leur chef s'intitulait fièrement : « El Dueno de la Campana », — le maître de la campagne.

On racontait de ce chef inconnu des faits extraordinaires de cruauté, de générosité et d'une bizarrerie étrange.

En somme, c'était une occasion des plus avantageuses pour les saltadores, que le mariage de don Luis ; en attaquant le cortège ils avaient l'espoir d'un bénéfice immense ; c'était un de ces coups de filet qui ne se rencontrent que très rarement ; d'un autre côté, le cortège comptait un grand nombre d'hommes résolus et armés jusqu'aux dents, qui ne se laisseraient pas dépouiller sans opposer une vigoureuse résistance : c'était une partie difficile à jouer ; peut-être les « Cortacaminos » le comprendraient-ils ainsi, car ils ne parurent pas ; il n'y eut point la plus légère alerte.

On apercevait de temps en temps de loin un cavalier fièrement campé, comme une statue équestre sur la pointe d'un rocher et regardant passer le cortège au milieu de tourbillons de poussière ; mais ce cavalier pouvait être tout aussi bien un curieux ou quelque paisible voyageur qu'un saltador.

Don Juan de Dios Suarez prétendait, en riant, que les « Cortadores de Caminos » ne les attaqueraient point, par la raison tout simple qu'ils faisaient probablement partie du cortège : d'autant plus, ajoutait-il, qu'il avait invité toutes les autorités de la ville, à commencer par le directeur de la douane.

Boutade un peu vive mais qui faisait beaucoup rire les amis du Rauchero.

On atteignit le Palo-Verde vers dix heures et demie, sans accident ou incident d'aucune sorte.

Les dames se retirèrent dans les appartements préparés pour elles, ou elles rétablirent l'harmonie de leurs fraîches et ravissantes toilettes légèrement froissées par le voyage ; puis on se reunit sous une immense tente, où de nombreuses tables avaient été dressées ; chacun prit place et le déjeuner commença.

Ce fut un repas véritablement homérique et servi avec un luxe éblouissant.

Le repas terminé, et il se prolongea pendant plus de trois heures, toute la compagnie se rendit à un immense cirque construit tout exprès pour la circonstance, et l'on assista à une course de Taureaux, ce divertissement chevaleresque si cher aux Espagnols et aux Hispano-Américains, et pour lequel nous avouons franchement avoir un grand faible, quoiqu'on en puisse dire.

Nous ne décrivons pas ces fêtes qui coutèrent des sommes folles et se prolongèrent pendant cinq jours consécutifs ; chaque jour voyait une surprise nouvelle, préparée avec une admirable élégance.

Les Espagnols sont passés maîtres en fait de galanterie et de bon goût, leur réputation est depuis longtemps faite à cet égard.

Les fêtes se terminèrent par une grande chasse dans un savane, à laquelle les hommes seuls prirent part.

Ces chasses ressemblent fort peu à celles qui se font en France ; le gibier n'est plus le même d'abord, et ensuite chaque chasseur ne pouvant compter que sur soi-même, les risques sont égaux pour tous.

La chasse fut magnifique, deux hommes furent tués, et neuf blessés plus ou moins grièvement.

Le retour des chasseurs vers huit heures du soir, éclairés par les torches tenues par une foule de peones, portant le gibier sur des brancards improvisés, chantant, criant et tirant des coups de fusil en l'air, fut d'un effet véritablement saisissant, dans sa sauvagerie et pittoresque grandeur.

Des dames, penchées aux fenêtres et aux balcons, acclamaient les chasseurs et faisaient flotter joyeusement leurs écharpes pour leur faire honneur.

Le souper terminé, on passa dans la salle de bal.

On dansa jusqu'au jour.

Vers deux heures du matin, on pensa au départ.

Don Juan de Dios Suarez remercia cordialement ses hôtes de l'honneur qu'ils lui avaient fait ; et prit congé d'eux avec cette courtoisie câline particulière au caractère mexicain.

Don Luis Perez joignit ses remerciements à ceux de son beau-père ; puis les invités prirent congé à leur tour et partirent pour retourner chez eux.

Dona Mercedes était très fatiguée de ces cinq jours de fête.

Don Luis fixa son départ au surlendemain, afin de laisser sa jeune femme se reposer au moins pendant quarante-huit heures.

Déjà qui causa une vive joie au père et à la mère de la nouvelle épouse.

Don Estevan prétextait quelques affaires à terminer au Presidio, et il prit congé ainsi que son frère, assurant que le jour du départ tous deux arriveraient à l'heure dite.

Ces deux jours de repos firent grand plaisir aux deux époux, et leur était enfin possible de causer cœur à cœur et de dire tout ce qu'ils éprouvaient l'un pour l'autre.

Pendant les cinq jours qui venaient de s'écouler, ils ne s'étaient pas appartenus un seul instant, à peine avaient-ils échangé quelques douces paroles à la dérobée, leurs amis et leurs parents étaient sans cesse en tiers avec eux.

Il avait été convenu que don Luis, aussitôt après sa visite à don Agostin de Sandoval et à sa famille, retournerait directement à Urès, où ses affaires réclamaient impérieusement sa présence.

Don Juan de Dios et sa femme devaient aller passer quelques jours à Urès près des nouveaux mariés, ils se rendraient de leur côté à Urès, s'installeraient dans la maison de don Luis et attendraient leur arrivée.

Le soir, on eut des nouvelles des hôtes partis le matin ; ces nouvelles n'étaient pas bonnes.

A quelque distance de l'Hacienda du Palo-Verde, le cortège s'était fractionné, chacun suivant la direction qui devait le conduire chez lui ; de sorte que les voyageurs se séparèrent bientôt en de nombreux groupes, se dirigeant vers des points différents.

(A SUIVRE.)

Commencé le 1er Janvier 1882 — (No. 106.)